

postillon. Celui-ci, comprenant de quoi il s'agissait, secoua les rênes, et les chevaux partirent grand train.

Une explosion de cris furieux et de hutes s'éleva dans la troupe. Quelques-unes des femmes les plus opiniâtres essayèrent de suivre la voiture ; mais elles durent bientôt y renoncer, et quand la berline disparut dans un nuage de poussière, la Giroton s'écria en tendant le poing de ce côté :

—N'importe ! si elle revient jamais à Pierrofitte, nous la retrouverons... Et l'on verra si les belles dames à falbalas nous font peur !

XI

L'ARRIVÉE.

A la même heure, dans la petite pièce appelée la "régie" au château de Barral, Mme Florence, la gérante du domaine, se disposait à recevoir sa maîtresse. Après avoir donné un dernier coup d'œil à la maison, elle était venue s'asseoir dans le fauteuil de cuir, sa place ordinaire, et comme l'isolement où elle vivait l'avait habituée aux soliloques, elle murmurait :

—Combien, en toute autre circonstance, j'aurais été heureuse de revoir madame ici ! Mais j'ai beau faire, il y a dans ce retour quelque chose qui me bouleverse... Le domaine ne lui appartient plus ; il appartient à M. Charles, ce parent qui était le mortel ennemi de son mari... Ah ça, madame et lui se sont donc réconciliés ? Ils s'entendent donc ? Que veulent-ils, et que va-t-il se passer ?

Elle s'interrompit, et, prise d'une sorte de colère contre elle-même, elle ajouta :

—De quoi te mêles-tu, paysanne ? Peux-tu comprendre quelque chose aux affaires de ces gens du monde ? Ernestine Duplessis sait se conduire, peut-être... Quant à toi, ne songe qu'à vendre tes blés et tes foin.

Malgré la réprimande qu'elle venait de s'adresser, la pauvre femme n'avait pas l'esprit plus tranquille, quand un bruit de roues, des claquements de fouet se firent entendre, et une voiture s'arrêta devant l'habitation.

Aussitôt Mme Florence fut sur pied et s'élança dehors. En même temps, de chaque côté de la porte monumentale, ouverte pour cette solennité, apparurent un jeune paysan et une jeune paysanne qu'on avait improvisés valet de chambre et cuisinière du logis, lui fier et superbe dans sa livrée neuve, elle timide et respectueuse avec son tablier blanc et sa coiffe empesée.

Mme Duplessis n'eut pas l'air de remarquer les splendeurs de cette réception. Elle avait sauté légèrement à bas de la voiture.

—Bonjour, ma chère Florence ! s'écria-t-elle les bras ouverts.

La réserve et les défiances de la gérante ne tinrent pas devant cette cordialité.

—Madame... ma chère maîtresse ! balbutia-t-elle.

Et elles s'embrassèrent en pleurant.

Toutefois, elles se séparèrent bientôt et se regardèrent. Elles ne s'étaient pas vues depuis longtemps, et on pouvait croire qu'elles voulaient s'assurer du changement opéré dans chacune d'elles par les années. Il n'en était sans doute pas ainsi, car Mme Duplessis détourna la tête d'un air de malaise.

—Vous me blâmez, Florence ? murmura-t-elle ; je ne fais pourtant que remplir un devoir... Il y a un secret que vous ignorez encore, que vous saurez peut-être un jour. Jusque-là, ne vous hâtez pas de me juger...

—Je ne suis pas votre juge, madame ; mais pourquoi n'avez-vous pas amené vos enfants avec vous ? M. Victor est déjà un homme, et sa présence eût été une garantie...

—Non, non, interrompit Ernestine avec une sorte d'effroi ; Victor ne doit rien savoir... Tenez, Florence, ne m'interrogez pas ; nous causerons à un autre moment.

Pour échapper peut-être à son mortel embarras, Mme Duplessis se retourna vers Claudine qui descendait à son tour de la voiture et qui se montrait inquiète et effarée,

comme si elle était encore poursuivie par des clameurs menaçantes.

—Madame Florence, reprit la voyageuse, je vous amène quelqu'un que vous connaissez sans doute.

La gérante témoigna une extrême surprise en apercevant Claudine.

—Toi ici, petite ? demanda-t-elle ; je te croyais aux funérailles de ta pauvre sœur, et il a fallu une affaire aussi importante que l'arrivée de ma maîtresse pour m'empêcher de m'y rendre moi-même. Aussi je ne m'explique guère...

—Cette digne dame, répliqua Claudine, m'a sauvée d'un danger... Mais comment cela s'est fait, je ne saurais le dire, car il me semble que je rêve.

—Mlle Pichard, reprit Ernestine, est victime d'une odieuse calomnie... Allons ! venez avec nous, mademoiselle ; on va vous préparer une chambre.

Puis, tandis que les domestiques déchargeaient les malles et procédaient à l'installation, elle se dirigea, avec sa protégée et Florence, vers une grande pièce du rez-de-chaussée, qui était le salon du château.

Ce salon, malgré les efforts tentés pour le rendre confortable, gardait l'aspect lugubre qu'avait tout le reste du vieil édifice monacal. Le jour ne l'éclairait qu'avec peine à travers les profondes fenêtres aux rideaux de damas. Il y régnait une indélébile odeur de moisi, et quand on y entra, un manteau de glace semblait tomber sur les épaules du visiteur.

Mme Duplessis, bien qu'elle connût de longue date le salon du Barral, ne put se défendre d'une impression pénible ; la gérante s'en aperçut.

—N'est-ce pas, madame, lui dit-elle, que cette maison est bien triste et bien sombre ? Comment pourrez-vous vous y plaire, après avoir habité si longtemps les magnifiques palais de la préfecture à L*** et à M*** ?

Mme Duplessis lui répondit à voix basse, et elles continuèrent de causer, tandis que Claudine s'asseyait à l'écart. Peu à peu elles s'animèrent, et bientôt Ernestine dit avec vivacité :

—Non, non, Florence ; j'accepte provisoirement l'hospitalité au Barral, mais je n'ai pas aliéné ma liberté... Je verrai, j'aviseraï... M. Charles Duplessis m'a promis qu'il ne viendrait au château que sur mon appel ; ainsi, par exemple, quoiqu'il ne puisse ignorer mon arrivée, il n'est pas venu aujourd'hui, et il ne viendra pas...

En ce moment, la porte s'ouvrit.

—Monsieur le commandant Duplessis ! annonça le valet !

Et Charles Duplessis entra dans le salon.

Il paraissait bouleversé. Quoiqu'il eût fait le trajet à cheval, il n'avait ni bottes, ni éperons, et était parti sans doute à l'improviste, pour obéir à quelque pressante nécessité.

La vue de sa parente sembla pourtant éveiller en lui certains souvenirs, car il marcha vers elle en balbutiant avec émotion.

—Ernestine !... chère Ernestine !

Mme Duplessis l'arrêta par un geste plein de dignité :

—Je vous salue, mon cousin, dit-elle froidement ; mais je ne comptais guère sur votre visite aujourd'hui.

Le commandant recula d'un pas, et alors son regard tomba sur Mlle Pichard, qui demeurait morne et indifférente dans son coin.

Après quelques secondes d'hésitation, il dit en s'inclinant :

—Excusez-moi, madame ; ceci, en effet, est contraire à nos conventions... Mais tout à l'heure j'ai appris à quel péril vous vous êtes généreusement exposée. Vous avez bravé la canaille des environs, afin de protéger cette honnête jeune fille. Voulaient m'assurer par moi-même que, l'une et l'autre, vous aviez heureusement échappé à ces furieux, je suis accouru en toute hâte.

Peut-être Mme Duplessis considéra-t-elle comme un prétexte la raison alléguée ; cependant elle répliqua avec un sourire :

—Merci, commandant, pour cette sollicitude. Comme vous voyez, nous sommes saines et sauvées, moi et cette pauvre fille